

Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée

Autor(en): **Demesse, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 116

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Perrentray
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les glaciers qui flottent

Un redoutable ennemi des navires, dans les mers polaires et même dans les zones tempérées, ce sont les énormes banquises dont l'étreinte broie et pulvérise les plus solides vaisseaux. Les glaces, issues des régions arctiques et antarctiques, descendent en masses épaisses et mettent en danger les navires des flottes marchandes.

Dans notre hémisphère, le long de la côte de l'Amérique du nord, l'Atlantique est fréquemment sillonné de banquises polaires qui s'avancent jusqu'à des latitudes parfois très méridionales.

C'est d'abord près de la pointe sud du Groenland, sous le même parallèle que le nord de l'Ecosse, une nappe de glaçons large parfois de 150 à 200 km.; ils arrivent en droite ligne du pôle. Ensuite, autour de Terre-Neuve, sous la poussée des vents et des courants, c'est un afflux d'énormes icebergs, véritables monstres de glace. Soit sur les célèbres bancs de cette île, soit sur leur bordure orientale, ces blocs colossaux s'étendent souvent jusqu'à une latitude correspondant à celle de Porto en Portugal; parfois même, quelques-uns de ces enfants perdus du pôle descendent jusque sous le même parallèle que Séville. Et ce ne sont pas de glaçons pour rire! Les icebergs de Terre-Neuve s'élèvent en général à 20 ou 30 mètres au-dessus du niveau de l'eau, quelquefois à 50 ou 60 mètres; on parle même des glaces hautes de 100 mètres et plus. Comme la partie émergente du glaçon n'est que le 1/8 du bloc tout entier, qu'on juge de la masse que peuvent réali-

ser ces icebergs. Ce sont là, on le voit, de véritables montagnes de glace flottantes.

Lorsque le temps est clair, le spectacle est de toute beauté, dit la Revue de la Société valaisanne d'éducation. Ces énormes blocs, d'une admirable pureté, présentent la plus extraordinaire variété d'architecture et de sculpture que l'on puisse imaginer. Mais qu'on n'en approche pas! Rongés par la fusion, ces énormes édifices sont dans un état d'équilibre tout à fait instable. Le moindre déplacement de l'air, ou un léger mouvement de la mer peut détruire l'assiette de l'iceberg et la faire chavirer. En culbutant, cette masse colossale détermine autour d'elle un raz de marée. Malheur au navire qui se trouverait pris dans cet effroyable tourbillon d'eau et de glace!

Or, c'est à travers cette région encombrée de glaces formidables que passe la route de navigation la plus fréquentée du monde, celle d'Europe au Canada et aux Etats-Unis. Sur les bancs de Terre-Neuve, c'est une incessante procession de paquebots et de voiliers. Ces parages sont d'ailleurs le lieu d'élection des brumes les plus épaisses que l'on rencontre dans l'Atlantique. Pendant des journées entières on navigue au milieu des nuées opaques: on a l'impression de cheminer à travers des nappes de ouate. Eviter une collision dans de telles circonstances, c'est pure affaire de hasard. Aussi à quels dangers les paquebots ne sont-ils pas exposés! Ces « lévriers de mer » parcourent de 6 à 700 mètres à la minute, souvent même davantage: avant que leurs vigies n'aient eu le temps d'apercevoir la lueur révélatrice de la présence des icebergs, ils touchent le bloc et s'écrasent contre l'obstacle.

D'où viennent et comment se forment ces monstres de glace homicides? Tous les touristes qui se promènent en été dans les Alpes ont été témoins de la genèse d'icebergs en miniature. Dans leurs courses sur les montagnes, n'ont-ils pas eu l'occasion de rencontrer un petit lac solitaire, dans lequel trempe un glacier ou un champ de neige, et sur lequel se promènent de petits glaçons provenant de la rupture du front du glacier ou du front du champ de neige? Les icebergs ont la même origine: ce sont des blocs de glace terrestres provenant pour la plupart du Groenland.

Ce pays est presque entièrement recouvert par une nappe de glace continue. C'est le plus grand glacier de notre hémisphère. Sur ses bords, cette énorme coupole se trouve comme canalisée par les montagnes qui l'entourent, et s'écoule vers la mer en immenses glaciers, auprès desquels ceux des Alpes paraissent de maigres rubans de glace. On est parvenu à diminuer les risques de la navigation, au moins dans la région de Terre-Neuve. Mais à la mer plus que partout ailleurs, il faut compter avec l'imprévu.

Le Père La Bravoure

Pourquoi le père Mathurin était-il surnommé la Bravoure, et pourquoi portait-il un ruban rouge à la boutonnière de sa redingote noire rapiécée d'étoffe bleue, voilà ce qu'on se demandait en voyant venir le bonhomme dans l'allée des sycomores.

— pieds fort élégants, détail qui jurait avec le reste de l'individu et faisait ressortir l'ensemble assez grotesque du personnage.

Quand Van Felst atteignit le but de sa course lointaine, il était déjà fort tard.

Le veilleur de nuit, que les Hollandais conservent, se promenait en criant, sous une pluie diluvienne capable d'enfler le Zuiderzée:

— Il est une heure! Il pleut à verse! Tout est tranquille! Dormez!...

— Diable! pensa le négociant. Une heure! Déjà!...

Il réfléchit un moment.

— Si je rentrais chez moi?... se demanda-t-il timidement à lui-même.

Mais ajoutons, — à la louange de son entêtement, — que cette pensée, évidemment suggérée à son esprit par une crainte vague, ne dura pas plus qu'un éclair.

Bientôt, il continua sa route et il ne tarda

Feuilleton du *Pays du dimanche* 3.

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

IV

Mais revenons à Van Felst, qui avait formé le projet hardi de pénétrer dans la maison mystérieuse du vieux juif.

Au sortir du restaurant où il avait laissé ses amis, Van Felst longea lentement le Kalverstraat.

Il se dirigea vers le *Ghetto* en répétant à chaque pas:

— Ils m'ont défié!... Ils m'ont défié!... Ils ne me connaissent pas?...

Il marchait toujours, bousculant les pas-

sants qui l'injuriaient et les gens de la police qui, avec leur urbanité toute hollandaise, s'excusaient poliment... répétant toujours, maintenant d'ailleurs, absolument ivre, et comme pour s'exciter, son éternel refrain:

— Ils m'ont défié!... Moi!... Ils verront de quoi je suis capable!...

Van Felst avait au moins cinquante ans. C'était un brave homme, un peu lourd, tout à fait commun, et riche autant que prétentieux.

Son visage, complètement rasé et rougeaud, était éclairé par deux gros yeux qui riaient volontiers, et coupé en deux par une bouche immense, aux lèvres épaisses, qui s'ouvraient par un mouvement bizarre, comme une boîte, au dessous d'un petit nez épais, mais comiquement retroussé au bout.

Son gros ventre s'appuyait sur deux longues jambes chétives, terminées par des

Certes, le ruban rouge justifiait pleinement le sobriquet de la Bravoure, et celui-ci le port du ruban rouge, mais...

Sous sa moustache furieusement tire-bouchonnée, le bonhomme fumait certaine grosse pipe, avec une satisfaction qui sentait fortement le vétéran vieilli sous le harnais ; cependant, il y en a bien d'autres qui fument délicieusement une bonne pipe sans avoir pour cela bouché la gueule des canons avec leur tête.

Toujours est-il qu'on se sentait un brin de respect pour le vieux de la vieille, et qu'on était tenté de le saluer quand il passait devant la marmite de l'escouade.

Ce jour-là, le caporal n'y tint plus. L'énigme lui faisait horreur, il voulait pénétrer le secret du père Mathurin.

Quand celui-ci passa devant la marmite d'où montait l'odeur appétissante du bouillon, le caporal se leva.

— Hé ! hé ! monsieur la Bravoure, dit-il en montrant la marmite, nous plairait-il d'en goûter ? Ça vous rappellerait les anciens jours.

Le bonhomme s'arrêtera un peu surpris, et regarda le frichti d'un œil plus éloquent que la parole. Il répondit en se grattant l'oreille :

— Ma foi, voilà qui ne me ferait pas déplaisir, seulement un convive de plus, ça réduit la part de tous, et quand la pitance est maigre...

— Bah ! on n'y fera pas attention, un peu de plus, un peu de moins, ça ne nous empêchera pas de faire demain le coup de feu dans les taillis.

— Et puis, l'on peut arroser la gamelle avec une bouteille de vin, avança la bravoure, voilà qui rétablira l'équilibre.

— Parfaitement. Vive le père la Bravoure !

Le vétéran s'asseyait au bord du fossé, sous les sycomores qui répandaient dans l'allée une ombre mêlée de soleil. Des ombres de corvée courent chercher quelques bouteilles chez un fermier voisin. Le repas commence, agrémente par les reflexions du nouveau convive.

— Votre frichti est bon, les enfants ; de mon temps on faisait aussi de la fameuse gargote, mais enfin la vôtre est excellente. Ah ! les heureux jours que l'on passait dans cette fameuse 3^e du 1^{er} ! L'ennuyeux, c'était la marmite de l'escouade. Celle à quatre hommes était encore dans les cartons administratifs à cette époque ; le règne de l'unique marmite par escouade battait son plein. Non qu'on y fit du mauvais bouillon, loin de là : seulement, il fallait la porter d'une étape à l'autre, et c'était à qui ne l'aurait pas sur le dos, vous comprenez ?

Les auditeurs comprenaient parfaitement, et chacun se demandait comment il aurait

pas à se trouver devant la maison de maître Jacob Mayermann...

V

Elle était facilement reconnaissable.

Dans ce quartier pauvre, elle se distinguait des autres par son perron élevé, surmonté d'une porte en vieux chêne admirablement sculpté.

Au-dessus de ce perron se trouvait une autre petite porte donnant accès dans le logis, car, ainsi que toutes les maisons des riches bourgeois d'Amsterdam, la porte principale était une sorte d'enseigne de luxe, et ne s'ouvrait que dans les grandes occasions.

Jusque là, Van Felst ne s'était pas demandé comment il ouvrirait cette porte.

bien pu faire pour couper à cette corvée par trop supplémentaire.

De la soupe, il ne restait plus rien, les bouteilles étaient vides, un ancien tira de son sac un paquet de tabac et le présenta au père la Bravoure.

La bonne vieille grosse pipe fut bourrée jusqu'à la gauche, une allumette lui fit un chapeau de feu, les langués déliées par le jus de la grappe entamèrent quelques discussions.

Néanmoins, l'entrain manquait.

C'est qu'une langue se montrait passablement engourdie au gré de l'assistance, celle du père Mathurin.

Le vieux brave était là, les bras croisés, le chapeau de travers, les yeux sur la marmite renversée, béatement absorbé dans la fumée de sa pipe.

Il ne paraissait pas du tout disposé à raconter la fameuse aventure qui lui valait le ruban rouge.

La gamelle qu'il venait de manger en était cependant le prix bien compté.

Le caporal finit par rompre la glace.

— Monsieur la Bravoure, demanda-t-il, vous avez été officier, sans doute ?

— Officier ?

— Dame, il n'y a guère que les officiers qui aient la Croix.

— N'empêche que je n'ai jamais eu de galons sur les manches et que je porte quand même le ruban rouge.

— Voilà qui prouve suffisamment votre surhom. Mais alors, il vous a fallu accomplir quelque brillant fait d'arme. La Croix n'est pas donnée au simple soldat pour un coup de balai dans la cour du quartier, bigre.

— Certes non, et je crois pouvoir affirmer sans me donner des gants que la mienne n'a pas été volée.

Le vieux brave s'arrêta un instant à regarder les peupliers allonger leurs flèches sur un nuage cerclé d'or, comme pour chercher ses souvenirs dans le crépuscule ; puis il reprit, la voix vibrante, le geste large :

— C'était à l'assaut de Malakoff. La charge sonnait, nous escaladions les pentes sous une grêle de balles. Les camarades tombaient de tous côtés, on serrait les rangs, la rage au cœur. A cinquante mètres des retranchements ennemis, un coup de mitraille disloqua la colonne : notre porte-drapeau se trouva isolé avec quelques soldats. Les Russes l'ont aperçu ; il est entouré, ses compagnons mordent la poussière, lui-même s'abat, le crâne ouvert ; une main ennemie a saisi la hampe. Une clameur retentit dans nos rangs, on boadit, mais le feu des assiégés redouble, des vides se creusent, les plus braves hésitent... Alors la vision du pays natal passa devant mes yeux. Ma mère était là, et tous ceux que j'aimais. Ce dra-

Ce premier embarras le fit encore réfléchir :

— Reculer ?... Non !... Jamais !... Ils m'ont défié !... Allons !

Et il s'approcha, mit la main sur un loquet qui joua...

Par un hasard étrange, la porte n'était pas fermée à clef.

Elle s'ouvrit !...

Une sueur froide inonda le front de l'audacieux Van Felst, car derrière lui, la porte roula sinistrement sur ses gonds, avec un bruit semblable au dernier cri d'un agonisant, et se referma lourdement.

(A suivre.)

peau c'était l'honneur de leur race, c'était la gloire de leur passé ; leurs regards et leurs gestes me le montraient, désespérés ; et la voix de ma mère, de ma mère surtout, implorait, dominant la mêlée : « Va, meurs s'il le faut, mais sauve-le ! » Je me suis élancé ; une ligne de feu parcourt les retranchements ennemis, les balles sifflent à mes oreilles ; mais je ne les entends plus ; mes pas se précipitent, ma baïonnette défoncée des poitrines ; je couche d'un coup de crosse celui qui s'était emparé du drapeau ; et faisant flotter haut nos trois couleurs, couvert du sang qui gicle de mes blessures, saisi de la démence du carnage, je fais un bond vers les redoutes ennemies en criant : « A moi, ceux qui ont du cœur ! » Mon appel est entendu. Des camarades redressent la tête, m'aperçoivent. On se regarde, on s'appelle, un frisson d'héroïsme secoue les escouades, les officiers lèvent leur sabre, saisissent au collet ceux qui voudraient encore lâcher pied ; la colonne rompu se reforme, on se sent les coudes, on accourt sur mes pas au-devant des balles ; les assiégés sont abordés, culbutés ; et dans un cri de victoire sorti de toutes les bouches, je plante mon drapeau sur les redoutes.

Le lendemain, je portais un beau ruban rouge, tout neuf, sur ma capote usée.

Sylvain DÉGLANTINE.

Le coucou

Le printemps ramène tous les ans la violette, le muguet, la primevère et le coucou. Dès que le froid est définitivement parti et que les matinées radiennes annoncent déjà les tiédeurs prochaines de l'été, ceux qui ont près de Paris le voisinage de quelque forêt peuvent entendre, entre 5 et 6 heures du matin, monter du bois la courte et mélancolique chanson du coucou.

Cette chanson n'a rien d'attrayant ; l'oiseau qui la dit passe pour un vilain oiseau, et cependant, en raison sans doute de la beauté et de la douceur des choses qu'elle accompagne, j'ai toujours éprouvé un véritable charme à entendre passer au milieu du silence des bois le chant lointain du coucou.

Ce que j'en dis n'est point pour réhabiliter ce triste chanteur. Il court sur son compte de vilaines histoires. Seul, dans le monde des oiseaux, le coucou est profondément indifférent à sa progéniture. Alors que dans une basse-cour la poule la plus disgraciée sous le rapport de la forme et du plumage se montre courageuse et touchante dès qu'elle a une couvée de poussins à conduire et à protéger, le coucou ne se préoccupe jamais de son nid et de ses petits. Il trouve plus commode de prendre le nid des autres, d'y déposer son œuf et de l'y abandonner.

Comme en général la présence d'un jeune coucou dans un nid est funeste aux autres oisillons, la légende attribuait la dépopulation du nid malchanceux à la mère de l'intrus qui revenait elle-même faire place nette ou à peu près pour son rejeton.

Mais la légende fait encore trop d'honneur aux sentiments maternels de la femelle du coucou. Elle est trop indifférente à l'avenir de sa postérité pour donner une pareille preuve de prévoyance qui, en dépit même de sa cruauté, attesterait du moins l'existence d'un instinct maternel.

Un naturaliste écossais, M. John Craig, qui s'est livré à de patientes recherches sur